

La sottise vanité nous est particulière.

Les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière :

Leur orgueil me semble, en un mot,
Beaucoup plus fou, mais pas si sot.
Donnons quelque image du nôtre,
Qui sans doute en vaut bien un autre.

Un rat des plus petits voyait un éléphant

Des plus gros, et raillait le marcher un peu lent

De la bête de haut parage,
Qui marchait à gros équipage.
Sur l'animal à triple étage
Une sultane de renom,
Son chien, son chat et sa guenon,

Son perroquet, sa vieille, et toute sa maison,

S'en allait en pèlerinage.

Le rat s'étonnait que les gens

Fussent touchés de voir cette pesante masse :

Comme si d'occuper ou plus ou moins de place

Nous rendait, disait-il, plus ou moins importants !

Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes ?

Serait-ce ce grand corps qui fait peur aux enfants ?

Nous ne nous prison pas, tout petits que nous sommes,

D'un grain moins que les éléphants.

Il en aurait dit davantage ;

Mais le chat, sortant de sa cage,

Lui fit voir en moins d'un instant

Qu'un rat n'est pas un éléphant.

FABLE XVI.

L'Horoscope.

On rencontre sa destinée

Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.

Un père eut pour toute lignée

Un fils qu'il aimait trop, jusques à consulter

Sur le sort de sa géniture

Les diseurs de bonne aventure.

Un de ces gens lui dit que des lions surtout

Il éloignât l'enfant jusques à certain âge ;

Jusqu'à vingt ans, point davantage.

Le père, pour venir à bout

D'une précaution sur qui roulait la vie

De celui qu'il aimait, défendit que jamais

On lui laissât passer le seuil de son palais.

Il pouvait, sans sortir, contenter son envie,

Avec ses compagnons tout le jour badiner,

Sauter, courir, se promener.

Quand il fut en l'âge où la chasse

Plait le plus aux jeunes esprits,

Cet exercice avec mépris

Lui fut dépeint ; mais, quoi qu'on fasse,

Propos, conseil, enseignement,

Rien ne change un tempérament.

Le jeune homme, inquiet, ardent, plein de courage,

A peine se sentit des bouillons d'un tel âge,

Qu'il soupira pour ce plaisir.

Plus l'obstacle était grand, plus fort fut le désir.

Il savait le sujet des fatales défenses ;

Et comme ce logis, plein de magnificences,

Abondait partout en tableaux,

Et que la laine et les pinceaux

Traçaient de tous côtés chasses et paysages,

En cet endroit des animaux,

En cet autre des personnages,

Le jeune homme s'émeut, voyant peindre un lion :

Ah ! monstre, cria-t-il ; c'est toi qui me fais vivre

Dans l'ombre et dans les fers ! A ces mots il se livre

Aux transports violents de l'indignation,

Porte le poing sur l'innocente bête.

Sous la tapisserie un clou se rencontra :

Ce clou le blesse, il pénètre

Jusqu'aux ressorts de l'âme ; et cette chère tête,

Pour qui l'art d'Esculape en vain fit ce qu'il put,

Dut sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut¹.

Même précaution nuisit au poëte Eschyle.

Quelque devin le menaça, dit-on,

De la chute d'une maison.

Aussitôt il quitta la ville,

Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les

Un aigle, qui portait en l'air une tortue, [cieux.

Passa par là, vit l'homme, et sur sa tête nue,

Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,

Étant de cheveux dépourvue,

Laissa tomber sa proie, afin de la casser :

Le pauvre Eschyle ainsi sut ses jours avancer.

De ces exemples il résulte

Que cet art, s'il est vrai, fait tomber dans les maux

Que craint celui qui le consulte ;

Mais je l'en justifie, et maintiens qu'il est faux.

Je ne crois point que la Nature

Se soit liée les mains, et nous les lie encor

Jusqu'au point de marquer dans les cieus notre sort :

Il dépend d'une conjoncture

De lieux, de personnes, de temps ;

Non des conjonctions de tous ces charlatans.

Ce berger et ce roi sont sous même planète ;

L'un d'eux porte le sceptre, et l'autre la houlette.

¹ M. Solvet dit dans ses *Études sur La Fontaine* (t. II, p. 77), qu'une aventure semblable à celle qui est racontée dans cet apologue est arrivée au célèbre poëte Dryden et à son fils. Ce fait est faux. Il a été inventé par une certaine femme nommée Elisabeth Thomas, avec laquelle Dryden était fort lié, et qu'il a célébrée sous le nom de Corinne. Voyez *The critical and Miscellaneous pros works of John Dryden*, in-8°. 1700, t. I, p. 404-421.

Jupiter¹ le voulait ainsi.

Qu'est-ce que Jupiter ? un corps sans connaissance.

D'où vient donc que son influence

Agit différemment sur ces deux hommes-ci ?

Puis comment pénétrer jusques à notre monde ?

Comment percer des airs la campagne profonde ?

Percer Mars, le Soleil, et des vides sans fin ?

Un atome la peut détourner en chemin :

Où l'iront retrouver les faiseurs d'horoscope ?

L'état où nous voyons l'Europe²

Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévu :

Que ne l'a-t-il donc dit ? Mais nul d'eux ne l'a su.

L'immense éloignement, le point et sa vitesse,

Celle aussi de nos passions,

Permettent-ils à leur faiblesse

De suivre pas à pas toutes nos actions ?

Notre sort en dépend : sa course entre-suivie

Ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas ;

Et ces gens veulent au compas

Tracer le cours de notre vie !

Il ne se faut point arrêter

Aux deux faits ambigus que je viens de conter.

Ce fils par trop chéri, ni le bonhomme Eschyle,

N'y font rien : tout aveugle et menteur qu'est cet art,

Il peut frapper au but une fois entre mille ;

Ce sont des effets du hasard.

FABLE XVII.

L'Ane et le Chien.

Il se faut entr'aider ; c'est la loi de nature.

L'âne un jour pourtant s'en moqua :

Et ne sais comme il y manqua ;

Car il est bonne créature.

Il allait par pays, accompagné du chien,

Gravement, sans songer à rien ;

Tous deux suivis d'un commun maître.

Ce maître s'endormit. L'âne se mit à paître :

Il était alors dans un pré

Dont l'herbe était fort à son gré.

Point de chardon pourtant ; il s'en passa pour l'heure :

Il ne faut pas toujours être si délicat ;

Et, faute de servir ce plat,

Rarement un festin demeure.

Notre baudet s'en sut enfin

Passer pour cette fois. Le chien, mourant de faim,

Lui dit : Cher compagnon, baisse-toi, je te prie :

Je prendrai mon diné dans le panier au pain.

¹ Il est ici planète.

² Lorsque la Fontaine composait cette fable, presque toute l'Europe était en guerre contre la France.

Point de réponse ; mot¹ : le roussin d'Arcadie.

Craignit qu'en perdant un moment

Il ne perdît un coup de dent.

Il fit longtemps la sourde oreille :

Enfin il répondit : Ami, je te conseille

D'attendre que ton maître ait fini son sommeil ;

Car il te donnera sans faute, à son réveil,

Ta portion accoutumée :

Il ne saurait tarder beaucoup.

Sur ces entrefaites un loup

Sort du bois, et s'en vient : autre bête affamée.

L'âne appelle aussitôt le chien à son secours.

Le chien ne bouge, et dit : Ami, je te conseille

De fuir en attendant que ton maître s'éveille ;

Il ne saurait tarder : détale vite, et cours.

Que si ce loup t'atteint, casse-lui la mâchoire :

On t'a ferré de neuf ; et, si tu veux m'en croire,

Tu l'étendras tout plat. Pendant ce beau discours,

Seigneur loup étrangla le baudet sans remède.

Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide.

FABLE XVIII.

Le Bassa et le Marchand.

Un marchand grec en certaine contrée

Faisait trafic. Un bassa² l'appuyait ;

De quoi le Grec en bassa le payait,

Non en marchand : tant c'est chère denrée

Qu'un protecteur ! Celui-ci coûtait tant,

Que notre Grec s'allait partout plaignant.

Trois autres Turcs, d'un rang moindre en puis-

Lui vont offrir leur support en commun. [sance,

Eux trois voulaient moins de reconnaissance

Qu'à ce marchand il n'en coûtait pour un.

Le Grec écoute ; avec eux il s'engage ;

Et le bassa du tout est averti :

Même on lui dit qu'il jouera, s'il est sage,

A ces gens-là quelque méchant parti,

Les prévenant, les chargeant d'un message

Pour Mahomet, droit en son paradis,

Et sans tarder ; sinon ces gens unis

Le préviendront, bien certains qu'à la ronde

Il a des gens tout prêts pour le venger :

Quelque poison l'enverra protéger

Les trafiquants qui sont en l'autre monde.

Sur cet avis le Turc se comporta

Comme Alexandre³ ; et, plein de confiance,

¹ Pas un mot. Ellipse.

² Un bacha ou pacha.

³ Qui but la médecine que lui présenta son médecin Philippe au moment où il venait de recevoir une lettre qui lui annonçait que celui-ci voulait l'empoisonner. (ARRIAN., I. II, c. XIV ; JUSTIN., I. XI, c. XXI ; PLUTARQUE., in *Alexandr.*, p. 28.)

Chez le marchand tout droit il s'en alla,
 Se mit à table. On vit tant d'assurance
 En ses discours et dans tout son maintien,
 Qu'on ne crut point qu'il se doutât de rien.
 Ami, dit-il, je sais que tu me quittes;
 Même l'on veut que j'en craigne les suites;
 Mais je te crois un trop homme de bien;
 Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage.
 Je n'en dis pas là-dessus davantage.
 Quant à ces gens qui pensent t'appuyer,
 Ecoute-moi : sans tant de dialogue
 Et de raisons qui pourraient t'ennuyer,
 Je ne te veux conter qu'un apologue.

Il était un berger, son chien, et son troupeau.
 Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendait faire
 D'un dogue de qui l'ordinaire
 Était un pain entier. Il fallait bien et beau
 Donner cet animal au seigneur du village.
 Lui, berger, pour plus de ménage
 Aurait deux ou trois mâteaux,
 Qui, lui dépensant moins, veilleraient aux troupeaux.
 Bien mieux que cette bête seule.
 Il mangeait plus que trois; mais on ne disait pas
 Qu'il avait aussi triple gueule
 Quand les loups livraient des combats.
 Le berger s'en défait; il prend trois chiens de taille
 A lui dépenser moins, mais à fuir la bataille.
 Le troupeau s'en sentit; et tu te sentiras
 Du choix de semblable canaille.
 Si tu fais bien, tu reviendras à moi.
 Le Grec le crut.

Ceci montre aux provinces
 Que, tout compté, mieux vaut en bonne foi
 S'abandonner à quelque puissant roi,
 Que s'appuyer de plusieurs petits princes.

FABLE XIX.

L'Avantage de la Science.

Entre deux bourgeois d'une ville
 S'émut jadis un différend.
 L'un était pauvre, mais habile;
 L'autre, riche, mais ignorant.
 Celui-ci sur son concurrent
 Vouloit emporter l'avantage;
 Prétendait que tout homme sage
 Était tenu de l'honneur.
 C'était tout homme sot : car pourquoi révéler
 Des biens dépourvus de mérite?
 La raison m'en semble petite.
 Survin, s'éleva

Mon ami, disait-il souvent
 Au savant,
 Vous vous croyez considérable;
 Mais, dites-moi, tenez-vous table?
 Que sert à vos pareils de lire incessamment?
 Ils sont toujours logés à la troisième chambre,
 Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre,
 Ayant pour tout laquais leur ombre seulement
 La république a bien affaire
 De gens qui ne dépensent rien!
 Je ne sais d'homme nécessaire
 Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien.
 Nous en usons, Dieu sait! notre plaisir occupe
 L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe,
 Et celle qui la porte, et vous, qui dédiez
 A messieurs les gens de finance
 De méchants livres bien payés,
 Ces mots remplis d'impertinence
 Eurent le sort qu'ils méritaient.
 L'homme lettré se tut, il avait trop à dire.
 La guerre le vengea bien mieux qu'une satire.
 Mars détruisit le lieu que nos gens habitaient;
 L'un et l'autre quitta sa ville.
 L'ignorant resta sans asile;
 Il reçut partout des mépris
 L'autre reçut partout quelque faveur nouvelle.
 Cela décida leur querelle.

Laissez dire les sots : le savoir a son prix!

FABLE XX.

Jupiter et les Tonnerres.

Jupiter, voyant nos fautes,
 Dit un jour, du haut des airs:
 Remplissons de nouveaux hôtés
 Les cantons de l'univers,
 Habités par cette race
 Qui m'importune et me lasse.
 Va-t'en, Mercure, aux enfers;
 Amène-moi la Furie
 La plus cruelle des trois;
 Race que j'ai trop chérie,
 Tu périras cette fois!
 Jupiter ne tarda guère
 A modérer son transport.

Sans cesse. C'est dans ce sens que Boissieu a dit :

La vieillesse chagrine incessamment amasse.
 Mais le mot incessamment signifie plus ordinairement sans
 délai.
 C'est-à-dire au troisième étage.

Ovous, rois, qu'il voulut faire
 Arbitres de notre sort,
 Laissez, entre la colère
 Et l'orage qui la suit,
 L'intervalle d'une nuit.
 Le dieu dont l'aile est légère,
 Et la langue a des douceurs,
 Alla voir les noires sœurs.
 A Tisiphone et Mégère
 Il préféra, ce dit-on,
 L'impitoyable Alecton.
 Ce choix la rendit si fière,
 Qu'elle jura par Pluton
 Que toute l'engeance humaine
 Serait bientôt du domaine
 Des déités de là-bas.
 Jupiter n'approuva pas
 Le serment de l'Euménide.
 Il la renvoie; et pourtant
 Il lance un foudre à l'instant
 Sur certain peuple perfide.
 Le tonnerre, ayant pour guide
 Le père même de ceux
 Qu'il menaçait de ses feux,
 Se contenta de leur crainte;
 Il n'embrasa que l'enceinte
 D'un désert inhabité :
 Tout père frappe à côté.
 Qu'arriva-t-il? Notre engance
 Prit pied sur cette indulgence.
 Tout l'Olympe s'en plaignit;
 Et l'assembleur de nuages
 Jura le Styx, et promit
 De former d'autres orages :
 Ils seraient sûrs. On sourit;
 On lui dit qu'il était père,
 Et qu'il laissât, pour le mieux,
 A quelqu'un des autres dieux
 D'autres tonnerres à faire.
 Vulcain entreprit l'affaire.
 Ce dieu remplit ses fourneaux
 De deux sortes de carreaux :
 L'un jamais ne se fourvoie;
 Et c'est celui que toujours
 L'Olympe en corps nous envoie :
 L'autre s'écarte en son cours;
 Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte;
 Bien souvent même il se perd;

Et ce dernier en sa route
 Nous vient du seul Jupiter.

FABLE XXI.

Le Faucon et le Chapon.

Une traitresse voix bien souvent vous appelle;
 Ne vous pressez donc nullement :
 Ce n'était pas un sot, non, non, et croyez-m'en,
 Que le chien de Jean de Nivelles.
 Un citoyen du Mans, chapon de son métier,
 Était sommé de comparaître
 Par-devant les lares du maître
 Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.
 Tous les gens lui criaient, pour déguiser la chose,
 Petit, petit, petit! mais, loin de s'y fier,
 Le Normand et demi laissait les gens crier.
 Serviteur, disait-il; votre appât est grossier :
 On ne m'y tient pas, et pour cause.
 Cependant un faucon sur sa perche voyait
 Notre Manseau qui s'enfuyait.
 Les chapons ont en nous fort peu de confiance,
 Soit instinct, soit expérience.
 Celui-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé,
 Devait, le lendemain, être d'un grand soupé,
 Fort à l'aise en un plat, honneur dont la volaille
 Se serait passée aisément.
 L'oiseau chasseur lui dit : Ton peu d'entendement
 Me rend tout étonné. Vous n'êtes que racaille,
 Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien.
 Pour moi, je sais chasser, et revenir au maître.
 Le vois-tu pas à la fenêtre?
 Il t'attend : es-tu sourd? Je n'entends que trop bien,
 Repartit le chapon : mais que me veut-il dire?
 Et ce beau cuisinier armé d'un grand couteau?
 Reviendrais-tu pour cet appeau?
 Laisse-moi fuir; cesse de rire
 De l'indocilité qui me fait envoler.
 Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeler.
 Si tu voyais mettre à la broche
 Tous les jours autant de faucons
 Que j'y vois mettre de chapons,
 Tu ne me ferais pas un semblable reproche.

* Allusion au proverbe qui dit : Il ressemble au chien de Jean de Nivelles, qui s'enfuit quand on l'appelle. La Fontaine paraît avoir ignoré l'origine de ce proverbe, qu'on raconte de la manière suivante : Jean II, duc de Montmorency, voyant que la guerre allait se rallumer avec Louis XI et le duc de Bourgogne, fit sommer à son de trompe ses deux fils, Jean de Nivelles et Louis de Fosseuse, de quitter la Flandre, où ils avaient des biens considérables, et de venir servir le roi; aucun des deux ne voulut se rendre à cette sommation. Leur père irrité les traita de chiens, et les déshérita.

* VAR. La Fontaine, comme tous ses contemporains, écrit toujours Vulcan. Cette orthographe, plus conforme à l'étymologie, introduirait dans ce vers une désagréable cacophonie.

* Le carrel, ou le carreau, ou quarriau, était une flèche fort grosse, dont le fer avait la pointe triangulaire.

FABLE XXII.
Le Chat et le Rat.
 Quatre animaux divers, le chat, grappe-fromage,
 Triste oiseau le hibou, rongeur-maille le rat,
 Dame belette au long corsage,
 Toutes gens d'esprit scelerat,
 Hantaient le tronc pourri d'un pin vieux et sauvage,
 Tant y furent, qu'un soir à l'entour de ce pin
 L'homme tendit ses rets. Le chat, de grand matin,
 Sort pour aller chercher sa proie.
 Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie
 Le filet : il y tombe, en danger de mourir ;
 Et mon chat de crier, et le rat d'accourir :
 L'un plein de desespoir, et l'autre plein de joie ;
 Il voyait dans les sacs son mortel ennemi.
 Le pauvre chat dit : Cher ami,
 Les marisques de ta bienveillance
 Sont communes en mon endroit ;
 Viens m'aider à sortir du piège ou l'ignorance
 M'a fait tomber. C'est à bon droit
 Que seul entre les tiens, par amour singulière,
 Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.
 Je n'en ai point regret, et j'en rends grâce aux dieux.
 J'allais leur faire ma prière,
 Comme tout devot chat en use les matins.
 Ce réseau me retient, ma vie est en tes mains.
 Viens dissoudre ces nœuds. Et quelle récompense
 En aurai-je, reprit le rat,
 Je jure éternelle alliance
 Avec toi, repartit le chat.
 Dispose de ma griffe, et sois en assurance
 Envers et contre tous je te protégerai ;
 Et la belette mangera
 Avec l'époux de la chouette.
 Ils t'en veulent tous deux. Le rat dit : Hibou !
 Moi ton libérateur, j'en suis pas si sot !
 Puis il s'en va vers sa retraite
 La belette était près de l'œil.
 Le rat grimpe plus haut, il y voit de hibou
 Dangers de toutes parts : de plus pressant l'empêche.
 Ronge-maille regoûte au chat, et fait en sorte
 Qu'il détache un chaînon d'un autre, et puis tant
 Qu'il dégagne en fin l'hyppocrite.
 L'homme paraît en cet instant.
 Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.
 A quelque temps de là, notre chat vit de son
 Son rat qui se tenait honte et sur ses grandes
 Ah ! mon frère, dit-il, par où m'embrasser ton som
 Un temps fut qu'il savait accorder les devoirs ;
 C'est-à-dire à mon gré, cette motion se trouve fréquem-
 ment dans Rabelais, et même dans Molière.
 Le mot amour était des deux genres, surtout en vers ; et
 Racine a dit ma folle amour (Iphigénie, acte II, sc. 1.)

FABLE XXIII.
Le Torrent et la Rivière.
 On ne suit pas toujours ses aïeux ni son père :
 Le peu de soin, le temps, tout fait qu'on dégénère.
 Avec grand bruit et grand fracas
 Un torrent tombait des montagnes ;
 Tout fuyait devant lui ; l'horreur suivait ses pas ;
 Il faisait trembler les campagnes.
 Nul voyageur n'osait passer
 Une barrière si puissante ;
 Un seul vit des voleurs ; et, se sentant presser,
 Il mit entre eux et lui cette onde menaçante.
 Ce n'était que menace et bruit sans profondeur :
 Notre homme enfin n'eut que la peur.
 On succède lui donnait courage
 Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours,
 Il rencontra sur son passage
 Une rivière dont le cours
 Image d'un sommeil doux, paisible, et tranquille,
 Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile :
 Point de bords escarpés, un sable pur et net,
 Il entra, et son cheval le mène
 A couvert des voleurs ; mais non de l'onde noire :
 Tous deux au Styx allèrent boire,
 Tous deux, à nager malheureux,
 Allèrent traverser, au séjour ténébreux,
 Bien d'autres neuvés que les nôtres.
 Les gens sans bruit sont dangereux,
 Il n'en est pas ainsi des autres.

FABLE XXIV.
L'éducation.
 Laridon et Gésan, frères dont l'origine
 Venait de chiens fameux, beaux, bien faits, et hardis,
 A deux maîtres divers échus au temps jadis,
 Hantaient, l'un les forêts, et l'autre la cuisine.
 Ils avaient en d'abord chacun un autre nom,
 Mais la diverse nourriture
 Fortifiant en l'un cette heureuse nature
 En l'autre l'altérait, un certain marmiton

FABLE XXV.
Les deux Chiens et l'Âne mort.
 On ne suit pas toujours ses aïeux ni son père :
 Le peu de soin, le temps, tout fait qu'on dégénère.
 Faute de cultiver la nature et ses dons ;
 Oh ! combien de Césars deviendront Laridons !
 Il faisait trembler les campagnes.
 Nul voyageur n'osait passer
 Une barrière si puissante ;
 Un seul vit des voleurs ; et, se sentant presser,
 Il mit entre eux et lui cette onde menaçante.
 Ce n'était que menace et bruit sans profondeur :
 Notre homme enfin n'eut que la peur.
 On succède lui donnait courage
 Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours,
 Il rencontra sur son passage
 Une rivière dont le cours
 Image d'un sommeil doux, paisible, et tranquille,
 Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile :
 Point de bords escarpés, un sable pur et net,
 Il entra, et son cheval le mène
 A couvert des voleurs ; mais non de l'onde noire :
 Tous deux au Styx allèrent boire,
 Tous deux, à nager malheureux,
 Allèrent traverser, au séjour ténébreux,
 Bien d'autres neuvés que les nôtres.
 Les gens sans bruit sont dangereux,
 Il n'en est pas ainsi des autres.

FABLE XXVI.
Démocrite et les Abéritains.
 Que j'ai toujours liés les pensers du vulgaire !
 Qu'il me semble profane, injuste, et téméraire,
 Mettant de faux milieux entre la chose et l'il,
 Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui !
 Le maître d'Épicure en fit l'apprentissage
 Son pays le crut fou. Petits esprits ! Mais quoi !
 Aucun n'est prophète chez soi.
 Ces gens étaient les fous, Démocrite, le sage.
 L'erreur alla si loin qu'Abdère députa
 Vers Hippocrate, et l'invita
 Par lettres et par ambassade
 A venir rétablir la raison du malade.
 Notre concitoyen, disaient-ils en pleurant,
 Perd l'esprit : la lecture a gâté Démocrite.
 Nous l'estimerions plus s'il était ignorant.
 Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite !
 Peut-être même ils sont remplis
 De Démocrites infinis
 Non content de ce songe, il y joindit les atomes,
 Enfants d'un ceryeau creux, invisibles fantômes,
 Et, mesurant les cieux sans bonger d'ici-bas,
 Il connaît l'univers, et ne se connaît pas.
 Un temps fut qu'il savait accorder les devoirs :
 Maintenant il parle à lui-même.
 S'excédant, se ruinant.
 Démocrite était le sage, Ellipse.

C'est-à-dire à mon gré, cette motion se trouve fréquem-
 ment dans Rabelais, et même dans Molière.
 Le mot amour était des deux genres, surtout en vers ; et
 Racine a dit ma folle amour (Iphigénie, acte II, sc. 1.)

Ce mot n'est ici que de deux syllabes, selon l'usage de ce
 temps. Desmarts, dans la préface de son poème de Clodion, se
 plaignait que des innovateurs, sans autorité suffisante, vou-
 laient faire les mots sanglier, ouvrier, bouclier, et d'autres
 semblables, de trois syllabes, afin de les rendre plus faciles à
 prononcer ; et tandis qu'il ajoutait : que depuis qu'on parle fran-
 çais on a toujours fait ces mots de deux syllabes. L'usage a
 depuis décidé en faveur de ces innovateurs plus curieux que Des-
 marts se plaignait.
 La nation, la race. L'emploi de ce mot, en ce sens, est fré-
 quent chez nos vieux poètes.
 On appelle ainsi des chiens dressés à faire tourner une roue
 qui met en mouvement le tourne-broche.

Venez, divin mortel; sa folie est extrême.
 Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens;
 Cependant il partit. Et voyez, je vous prie,
 Quelles rencontres dans la vie
 Le sort cause! Hippocrate arriva dans le temps
 Que celui qu'on disait n'avoir raison ni sens
 Cherchait dans l'homme et dans la bête
 Quel siège à la raison, soit le cœur, soit la tête.
 Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau
 Les labyrinthes d'un cerveau
 L'occupaient. Il avait à ses pieds maint volume,
 Et ne vit presque pas son ami s'avancer,
 Attaché selon sa coutume.
 Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser;
 Le sage est ménager du temps et des paroles.
 Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
 Et beaucoup raisonné sur l'homme et sur l'esprit,
 Ils tombèrent sur la morale.
 Il n'est pas besoin que j'éale
 Tout ce que l'un et l'autre dit.
 Le récit précédent suffit
 Pour montrer que le peuple est juge récusable.
 En quel sens est donc véritable
 Ce que j'ai lu dans certain lieu,
 Que sa voix est la voix de Dieu?

FABLE XXVII.

Le Loup et le Chasseur.

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux
 Regardent comme un point tous les bienfaits des dieux,
 Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage!
 Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons?
 L'homme, sourd à ma voix comme à celle du sage,
 Ne dira-t-il jamais: C'est assez, jouissons?
 Hâte-toi, mon ami, tu n'as pas tant à vivre.
 Je te rebats ce mot, car il vaut tout un livre:
 Jouis. — Je le ferai. — Mais quand donc? — Des demain.
 Eh! mon ami, la mort te peut prendre en chemin:
 Jouis dès aujourd'hui; redoute un sort semblable
 A celui du chasseur et du loup de ma fable.

Le premier de son arc avait mis bas un daim.
 Un faon de biche passe; et le voilà soudain
 Compagnon du défunt: tous deux gisent sur l'herbe.
 La proie était honnête, un daim avec un faon;
 Tout modeste chasseur en eût été content;
 Cependant un sanglier, monstre énorme et superbe,
 Teinte encor notre archer, friand de tels morceaux.
 Autre habitant du Styx: la Parque et ses ciseaux

* VAR. La Fontaine a écrit fan, et c'est ainsi qu'on prononce.
 * Ce mot est ici de deux syllabes.

Avec peine y mordaient; la déesse infernale
 Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale.
 De la force du coup pourtant il s'abattit.
 C'était assez de biens. Mais quoi! rien ne remplit
 Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes.
 Dans le temps que le porc revient à soi, l'archer
 Voit le long d'un sillon une perdrix marcher;
 Surcroit chétif aux autres têtes:
 De son arc toutefois il bande les ressorts.
 Le sanglier, rappelant les restes de sa vie
 Vient à lui, le décode, meurt venge sur son corps,
 Et la perdrix le remercie.

Cette part du récit s'adresse au convoiteux
 L'avare aura pour lui le reste de l'exemple.
 Un loup vit en passant ce spectacle piteux
 O Fortune! dit-il, je te promets un temple.
 Quatre corps étendus, que de biens! mais pourtant
 Il faut les ménager, des rencontres sont rares.

(Ainsi s'excusent les avares.)
 J'en aurai, dit le loup, pour un mois, pour autant:
 Un, deux, trois, quatre corps; ce sont quatre semaines,
 Si je sais compter, toutes pleines.
 Commençons dans deux jours; et mangeons cependant
 La corde de cet arc: il faut que l'on l'ait faite.
 De vrai boyau; l'odeur me le témoigne assez.
 En disant ces mots, il se jette
 Sur l'arc qui se détend, et fait de la sagette
 Un nouveau mort: mon loup a les boyaux percés.

Je reviens à mon texte. Il faut que l'on jouisse;
 Témoin ces deux gloutons punis d'un sort commun:
 La convoitise perdit l'un;
 L'autre périt par l'avarice.

* Terme technique des chasseurs, pour exprimer l'action du sanglier quand il déchire et blesse avec ses défenses. * On appelle découverts les blessures que le sanglier a faites aux chiens avec ses défenses. * Langlois, Dictionnaire des chasses, p. 66.
 * Mot déjà vieux du temps de la Fontaine, mais qu'il nous conservera, parce qu'il n'a été remplacé par aucun. Nicot l'explique très-bien par le mot latin *percupidus*.
 * Sagette pour flèche, du mot latin *sagitta*, ne se disait déjà plus du temps de la Fontaine; mais il était fort en usage du temps de Marot, et même de Regnier et de Scarron.

Un traipissant de Perse,
 Chez son voisin s'en allant en commerce,

LIVRE NEUVIEME.

Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale.
 De la force du coup pourtant il s'abattit.
 C'était assez de biens. Mais quoi! rien ne remplit
 Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes.
 Dans le temps que le porc revient à soi, l'archer
 Voit le long d'un sillon une perdrix marcher;

FABLE PREMIERE.

Le Dépositaire infidèle.
 Grâce aux Filles de Mémoire,
 J'ai chanté des animaux:
 Peut-être d'autres héros,
 M'auraient acquis moins de gloire.
 Le loup, en langue des dieux,
 Parle au chien dans mes ouvrages

Les bêtes, à qui mieux mieux,
 Y font divers personnages,
 Les uns fous, les autres sages
 De telle sorte pourtant
 Que les fous vont l'emportant
 La mesure en est plus pleine,
 Je mets aussi sur la scène
 Des trompeurs et des scélérats,
 Des tyrans et des ingrats,
 Mainte imprudente pécore
 Force sots, force flatteurs
 Je pourrais y joindre encore
 Des légions de menteurs;
 Tout homme ment, dit le sage.
 S'il n'y mettait seulement
 Que les gens du bas étage,
 On pourrait aucunement
 Souffrir ce défaut aux hommes,
 Mais que tous, tant que nous sommes,
 Nous mentionnons grand et petit,
 Si quelque autre l'avait dit,
 Je soutiendrais le contraire.

Et même qui mentirait
 Comme Esope et comme Homère
 Un vrai menteur ne serait
 Le doux charme de maint songe
 Par leur bel art inventé
 Sous les habits du mensonge
 Nous offre la vérité
 L'un et l'autre a fait un livre
 Que je tiens digne de vivre
 Sans fin, et plus, s'il se peut.
 Comme eux ne ment pas qui veut.
 Mais mentir comme sut faire
 Un certain dépositaire,
 Payé par son propre mot,
 Est d'un méchant et d'un sot.

Voici le fait:
 Un trafiquant de Perse,
 Chez son voisin, s'en allant en commerce,

Mit en dépôt un cent de fer un jour.
 Mon fer? dit-il, quand il fut de retour.
 Votre fer! il n'est plus: j'ai regret de vous dire
 Qu'un rat l'a mangé tout entier
 J'en ai grondé mes gens; mais qu'y faire? un grenier
 A toujours quelque trou. Le trafiquant admire
 Un tel prodige, et feint de le croire pourtant.
 Au bout de quelques jours il détourne l'enfant
 Du perfide voisin; puis à souper convie
 Le père, qui s'excuse, et lui dit en pleurant:
 Dispensez-moi, je vous supplie,
 Tous plaisirs pour moi sont perdus.

J'aimais un fils plus que ma vie:
 Je n'ai que lui; que dis-je? hélas! je ne l'ai plus!
 On me l'a dérobé; plaignez mon infortune.
 Le marchand repartit: Hier au soir, sur la brune
 Un chat-huant s'en vint votre fils enlever;
 Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter.
 Le père dit: Comment voulez-vous que je croie
 Qu'un hibou pût jamais emporter cette proie?
 Mon fils en un besoin eût pris le chat-huant.
 Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment
 Mais enfin je l'ai vu, vu de mes yeux, vous dis-je;
 Et ne vois rien qui vous oblige
 D'en douter un moment après ce que je dis.

Faut-il que vous trouviez étrange
 Que les chats-huants d'un pays
 Oû le quintal de fer par un seul rat se mange,
 Enlèvent un garçon pesant un demi-cent?
 L'autre vit où tendait cette feinte aventure:
 Il rendit le fer au marchand.

Qui lui rendit sa geniture
 Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage!
 Même dispute avint entre deux voyageurs
 L'un d'eux était de ces conteurs
 Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microscope,
 Tout est géant chez eux: écoutez-les, l'Europe!
 Comme l'Afrique, aura des monstres à foison!
 Celui-ci se croyait l'hyperbole permise.
 J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison.
 Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une église.
 Le premier se moquant, l'autre reprit: Tout doux;
 On le fit pour cuire vos choux.

L'homme au pot fut plaisant, l'homme au fer fut habile
 Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur
 De vouloir par raison combattre son erreur
 Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.

son fils, celui qu'il a engendré, Ce mot est vieux, et du style vulgaire; mais il est expressif.

* VAR. La Fontaine a écrit fan, et c'est ainsi qu'on prononce.
 * Ce mot est ici de deux syllabes.